

mis de vous dire que l'influence et les conseils de mon père avaient eu la plus grande part de ma décision. Je me laissais guider par mon père, l'ayant toujours trouvé le plus sûr des conseillers, le meilleur et le plus tendre des protecteurs et des amis. Maintenant je l'ai perdu ; je n'ai plus que sa mémoire à chérir ; mais ma foi dans cet ami qui n'est plus n'a jamais été ébranlée. Je crois, en ce moment aussi fermement que jamais, qu'il savait mieux que moi ce qui me valait le mieux : je crois que ses espérances et ses désirs doivent être, encore aujourd'hui, mes désirs et mes espérances...

Pour la première fois, il y eut dans sa voix un léger tremblement. Ses doigts, sans cesse mobiles, vinrent se poser sur mes genoux, et s'emparèrent de mes mains. Le silence se fit encore pendant un instant ; et, ensuite, ce fut sir Percival qui parla.

—Pourrai-je demander, dit-il, si je me suis jamais montré indigne de cette confiance paternelle, que j'ai envisagée jusque ici comme l'honneur le plus insigne et le bonheur le plus grand de toute mon existence ?

—Je n'ai rien trouvé à blâmer dans votre conduite, répondit-elle. Vous m'avez toujours traitée avec la même délicatesse et les mêmes égards. Vous avez mérité ma confiance ; et, ce qui est bien plus important à mes yeux, vous êtes resté digne de la confiance de mon père, source de la mienne. Vous ne m'auriez fourni aucun motif, si j'en eusse cherché un, pour demander à être relevée de ma promesse. Tout ce que je viens de dire jusqu'à présent a eu pour objet de bien constater et reconnaître les obligations que je vous ai. Mon respect pour ces obligations, mon respect pour la mémoire paternelle, mon respect aussi pour ma parole, tout m'interdit d'être la première, de "mon" côté, à rien changer de ce qui existe entre nous. La rupture de notre engagement doit être votre volonté, votre fait, sir

Percival, — et nullement mon fait et ma volonté.

Le battement de pied qui trahissait son malaise intérieur s'arrêta court à ces mots, et il se pencha sur la table, la tête en avant, avec un mouvement un peu vif.

—Mon fait, dit-il, quelle raison puis-je avoir, de "mon" côté, pour me déga-ger ?

J'entendis ma sœur respirer plus vite ; je sentis sa main se refroidir. Malgré ce qu'elle m'avait dit quand nous étions seules, je commençais à "avoir" peur d'elle". —Je lui faisais tort.

—Une raison, répondit-elle, qu'il n'est vraiment pas facile de vous faire connaître. Il s'est fait en moi, sir Percival, un grand changement ; — un changement assez sérieux pour justifier complètement, aussi bien à mes yeux qu'aux vôtres, la rupture des promesses que nous lient...

Le visage de sir Percival redevint si pâle, que ses lèvres elles-mêmes se décolorèrent. Il releva le bras qu'il avait posé sur la table, et, se détournant un peu dans son fauteuil, appuya sa tête dans ses mains, de sorte que son profil seul était visible.

—Quel changement ? demanda-t-il.

Le ton sur lequel cette question fut faite me sembla particulièrement discordant ; — il y avait une émotion supprimée avec effort.

Ma sœur poussa un profond soupir, et se laissa un peu aller vers moi étant sur son épaule de la mienne. Je la sentais trembler, et voulus lui épargner, en prenant moi-même la parole, une explication qui semblait lui coûter trop. Elle m'arrêta par un serment de main significatif, et, ensuite, s'adressant de nouveau à sir Percival, mais cette fois, sans lever les yeux sur lui :

—On m'a dit, et je le crois, reprit-elle, que la plus tendre et la plus sincère de toutes les affections est

celle qu'une femme doit porter à son mari. Lorsque, pour la première fois, nous avons été engagés l'un à l'autre, j'avais encore à donner cette affection si on la faisait naître ; vous aviez à la gagner si cela dépendait de vous. Me pardonnerez-vous, ne me blâmez-vous point, sir Percival, si je vous avoue qu'il n'en est plus ainsi désormais ?

Quelques larmes s'amassèrent dans ses yeux, et lentement coulèrent le long de ses joues, tandis que, cessant de parler, elle attendait sa réponse. Il n'articula pas une parole. Au début de sa dernière réplique, il avait avancé de manière à s'en faire une sorte de masque, la main qui servait d'appui à sa tête. Je ne voyais donc, par-dessus la table, que la partie supérieure de son buste.

Pas un de ses muscles ne bougeait. Les doigts écartés qui soutenaient son front étaient profondément enfouis dans sa chevelure. Ils auraient pu exprimer soit une colère soit une douleur cachée, — la quelle des deux ? comment le savoir ? Mais il n'y avait en eux aucun frémissement qui pût m'éclairer là-dessus. Rien qui me laissât pénétrer le secret de ses pensées en ce moment, en ce moment décisif où une double crise balançait leur destin à venir.

J'étais résolue à le faire s'expliquer dans l'intérêt de Laura.

—Sir Percival ! m'écriai-je, intervenant avec une certaine brusquerie, n'avez-vous rien à dire, après ce que ma sœur, elle, en a tant dit ? — Et j'ajoutais, mon malheureux caractère prenant le dessus : — Après des aveux plus complets, à mon avis, qu'aucun homme ici-bas, dans votre position, n'avait le droit d'en attendre d'elle.

Cette dernière témérité lui frayait la voix par laquelle, s'il le voulait, il lui était loisible de m'échapper ; il en tira parti tout aussitôt.

—Pardon, miss Halcombe, dit-il sans

retirer la main qui nous cachait son visage, — veuillez m'excuser si je vous rappelle que je n'ai revendiqué, à cet égard, aucune espèce de droit.

Quelques simples paroles auraient suffi pour le ramener sur le terrain qu'il semblait vouloir éviter ; elles étaient déjà sur mes lèvres, quand Laura m'arrêta court en parlant elle-même.

—J'espère, continua-t-elle, que je ne me suis pas imposée en vain ce pénible aveu. J'espère qu'il me garantit votre confiance entière pour ce qui me reste à dire ?

—Je vous prie d'en être certaine...

Cette courte réponse fut faite avec une certaine chaleur ; tout en parlant, sir Percival avait laissé retomber sa main sur la table et s'était retourné vers nous. Tel changement involontaire qui eût pu se produire sur sa physionomie, il en était maintenant redevenu maître. Elle n'exprimait plus qu'une attente vive, une intense curiosité de ce que ma sœur allait dire.

—Je voudrais vous bien convaincre, poursuivit-elle, que nul motif égoïste n'a dicté mes paroles. Si vous renoncez à moi, sir Percival, après ce que vous venez d'entendre, ce ne sera point pour me voir épouser un autre homme ; — vous me donnerez seulement le droit d'achever ma vie dans un célibat auquel je suis résolue. La faute que j'ai pu commettre envers vous s'est tout entière accomplie dans le secret de mes pensées, elle ne franchira jamais ces limites. Pas un mot n'a été échangé... — Ici, elle hésita, ne sachant de quelle expression se servir ; elle hésita sous le coup d'un trouble passager qu'on ne pouvait voir sans une pénible émotion.

—Pas un mot n'a été échangé, reprit-elle avec une patiente énergie, entre moi et la personne à laquelle, pour la première fois, je fais allusion devant vous, touchant les sentiments que je pouvais lui porter, ou ceux que, peut-être, elle m'avait voués ; — pas un mot ne sera échan-